



HAL
open science

Souffrant d’“ insouffrables ” souffrances : espaces et représentations de la douleur dans la dernière maladie de Philippe II (été 1598)

Elisa Andretta

► To cite this version:

Elisa Andretta. Souffrant d’“ insouffrables ” souffrances : espaces et représentations de la douleur dans la dernière maladie de Philippe II (été 1598). *Histoire, médecine et santé*, 2022, La douleur de l’autre. XVIe-XVIIe siècles, 21, pp.39-54. 10.4000/hms.5554 . halshs-03503229

HAL Id: halshs-03503229

<https://shs.hal.science/halshs-03503229>

Submitted on 1 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Souffrant d'« insouffrables » souffrances : espaces et représentations de la douleur dans la dernière maladie de Philippe II (été 1598)¹

Elisa Andretta (CNRS, LARHRA)

Résumé

La dernière maladie de Philippe II (été 1598) constitue un observatoire privilégié pour réfléchir, dans une perspective historique et située, à la douleur suscitée par la peine d'autrui au XVI^e siècle.

À partir de l'analyse de sources produites par différents témoins de l'événement, l'article s'interroge tout d'abord sur la place que la douleur occupe dans les récits des derniers mois du roi. Il vise ensuite à déconstruire les représentations édifiantes qui présentent un roi stoïque et pieux acceptant en bon martyr des peines qui lui seraient envoyées du ciel et à montrer comment se définit autour de la douleur un espace de négociations entre Philippe II et ses médecins et chirurgiens. Une attention particulière est accordée à la façon dont ces acteurs sanitaires, directement impliqués dans la gestion d'une situation délicate, perçoivent et cherchent à faire face à la douleur du roi, tout en étant soumis aux pressions que leur impose la prise en charge de cet illustre patient.

Abstract

The last illness of Philip II (summer 1598) is a privileged observatory to reflect, in a historical and situated perspective, on the suffering caused by the pain of others in the 16th century.

Based on the analysis of sources produced by various witnesses of the event, the article first examines the place that pain occupies in the accounts of the king's last months. It then aims to deconstruct the edifying representations that present a stoic and pious king accepting as a good martyr the pains that were sent to him from heaven, and to show how a space of negotiation between Philip II and his doctors and surgeons was defined around pain. Particular attention is paid to the way in which these health actors, directly involved in the management of a delicate situation, perceive and seek to deal with the king's pain, while being subject to the pressures imposed on them by the care of this illustrious patient.

Mots-clés

Histoire de la médecine et de la santé

Histoire du corps

Premier âge moderne

Espagne

Histoire des cours

Keywords

History of medicine and health

History of the body

Early modern period

Spain

Courts history

La longue agonie de Philippe II : une douleur exposée et racontée

Le 13 septembre 1598 à l'aube, Philippe II, âgé de soixante et onze ans, meurt dans les appartements royaux de l'Escorial, le nouveau site royal qu'il avait fait construire et dont le chantier l'avait occupé pendant presque quarante ans. C'est là que le chef d'un empire

¹ Ce texte a bénéficié des remarques et des suggestions précieuses de Raphaële Andrault et Ariane Bayle, que je remercie chaleureusement.

planétaire passe les cinquante-trois derniers jours de sa vie, lors d'une agonie interminable qui marque la fin d'une existence tourmentée par des douleurs corporelles de toute sorte². La goutte, maladie qui avait déjà accablé son père, l'avait atteint dès son jeune âge et lui avait causé des souffrances inouïes tout au long de son existence, jusqu'à le contraindre à une immobilité presque totale pendant les deux dernières années de sa vie. Philippe II est donc accoutumé à la souffrance. Sa capacité de faire face aux tourments corporels reste un élément central dans ses biographies contemporaines et postérieures³.

L'agonie du roi commence en juin 1598, au moment où il contracte une fièvre, « maligne » selon ses médecins, qui aggrave un état corporel déjà incertain. Les deux mois et demi qui suivent sont décrits par les contemporains comme un véritable enfer sur terre. Chaque jour, de nouvelles plaies s'ouvrent dans le corps du roi avant qu'un inquiétant apostème enfle sa jambe droite ; puis une dysenterie interminable le met à genoux, alors que la fièvre ne le lâche pas ; enfin une hydropisie vient compliquer ce tableau clinique. Toute intervention médicale devient particulièrement douloureuse et difficile – de même que les pratiques d'hygiène quotidiennes. Les témoignages semblent s'accorder sur le stoïcisme avec lequel le roi supporte ces souffrances avant qu'une mort vécue dans le plus pur esprit catholique post-tridentin ne mette fin à ces tourments⁴.

Pendant les derniers moments de la vie de Philippe II, sa chambre, bien que sombre et malodorante, reste un espace public, un lieu d'activité politique et de dévotion fervente où plusieurs membres de la famille et de la Maison royale, prêtres et confesseurs défilent sans cesse. Cet espace est aussi fortement médicalisé. La présence de médecins et chirurgiens est presque constante. On retrouve à son chevet trois médecins de sa Chambre qui l'avaient suivi pendant son dernier voyage : Andrés Zamudio de Alfaro, qui à l'époque occupait aussi la charge de Protomédico real, García Arindez de Oñate et Juan Gómez de Sanabria, ainsi que Juan de Vergara, un chirurgien proche de l'entourage royal⁵. Selon certains, Luis Mercado, médecin personnel de Philippe II et célèbre professeur de l'université de Valladolid, était également à son chevet⁶. Chacun des gestes des soignants, chacune de leurs actions s'accomplit dans un cadre complexe. Ici obligation professionnelle, respect dû au sujet et compassion humaine

² Carlos Rico-Avelló y Rico, *Las enfermedades y los médicos en la vida de Felipe II*, Madrid, [s.n.], 1950 ; María Teresa Oliveros de Castro et Eliseo Subiza Martín, *Felipe II Estudio médico-histórico*, Madrid, Aguilar, 1956 ; Francisco Javier Puerto-Sarmiento, *La leyenda Verde. Naturaleza, sanidad y ciencia en la corte de Felipe II (1527-1598)*, Valladolid, Consejería de Educación y Cultura, 2003, p. 123-158.

³ Voir à titre d'exemple, l'ouvrage du chroniqueur royal Luis Cabrera de Cordoba, *Historia de Felipe II, rey de España*, 3 vols, Salamanca, Consejería de Educación y Cultura, 1998.

⁴ Sur la mort de Philippe II et ses enjeux politiques et dévotionnels, voir José Ignacio Tellechea Idígoras, *El ocaso de un rey : Felipe II visto desde la nunciatura de Madrid, 1594-1598*, Madrid, Fundación universitaria española, 2001 ; Carlos M. N. Eire, *From Madrid to Purgatory: The Art and Craft of Dying in Sixteenth-Century Spain*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

⁵ Les *Médicos de Cámara* se trouvent au sommet de la maison médicale des Habsbourg d'Espagne. Parmi eux était choisi le *Protomédico real*, principale autorité de la médecine espagnole en charge de la réglementation des professions sanitaires dans les Royaumes. Voir Soledad Campos-Díaz, « La organización administrativa sanitaria en el palacio de los últimos Austrias (I). Médicos », *AHDE*, 1999, 68, 171-237 : 177-178. Sur les médecins de Philippe II, voir Puerto, *La leyenda*, p. 233-238 ; et Mar Rey Bueno, « The health of Philip II, a matter of state. Medicine and medical institutions in the Spanish court (1556-1598) », dans éd. E. Andretta et M. Nicoud, *Être médecin à la cour, Italie, France, Espagne (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Florence, Sismel, 2013, p. 149-159.

⁶ José de Sigüenza, *Historia de la orden de San Jerónimo*, Madrid, Bailly Baillièrre é hijos, 1909, t. II, livre 3, p. 509. Sur Luis Mercado, voir Juan Riera, *Vida y obra de Luis Mercado*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1968 ; Puerto, *Leyenda*, p. 249-250.

provoquée par les souffrances du malade se mêlent étroitement aux attentes considérables que suscite cette « fin de vie » dont les répercussions politiques seront planétaires⁷.

Le long trépas de Philippe II fait couler beaucoup d'encre. Nombreux sont les religieux, les chroniqueurs, les historiens de cour et les agents politiques qui prennent la plume pour décrire les événements. Très rapidement les nouvelles concernant l'agonie et la mort du *Rey prudente* circulent dans l'espace européen et au-delà, en rejoignant progressivement les différentes régions de l'empire espagnol⁸.

La configuration sociale de l'agonie de Philippe II et l'espace que la multiplicité des récits qui la décrivent contribue à créer me semblent constituer un observatoire privilégié pour réfléchir, dans une perspective historique et située, à la « douleur suscitée par la peine d'autrui⁹ » au XVI^e siècle. Le croisement de sources de différentes natures permet de multiplier les points de vue. Je me concentrerai en particulier sur les écrits rédigés par les témoins directs de la longue et déchirante fin de vie du roi. C'est notamment le cas du *Testimonio autentico, y verdadero de las cosas notables que passaron en la dichosa muerte del Rey nuestro señor don Felipe II* du Chapelain royal Antonio Cervera de la Torre¹⁰. Ce texte constitue le résultat d'une enquête menée immédiatement après la mort du roi sur ordre de l'archevêque de Toledo, García Loaysa y Girón (1534-1599). Elle vise à recueillir les témoignages de plusieurs personnes qui avaient assisté à l'agonie et à la mort du roi. La parole médicale y occupe une place toute particulière : parmi les douze témoins interrogés, trois sont des médecins de la Chambre du Roi¹¹. Malgré l'objectivité revendiquée dans le titre, il ne s'agit pas d'un texte choral où la parole de l'autre serait restituée sans médiation, mais d'une réélaboration extrêmement bien contrôlée visant à informer sur toutes les « choses remarquables qui se sont produites lors de cette fin heureuse du Roi [...] pour un souvenir perpétuel »¹². Mais le chapelain royal Cervera de la Torre n'est pas la seule autorité religieuse à prendre la plume pour décrire la fin du roi. Parmi les religieux qui écrivent à ce sujet, il y a aussi Diego de Yepes, confesseur du roi, qui écrit sur commande de Philippe III un *Discours de la maladie et trespas de Philippe II, Roy d'Espagne*¹³, et le moine

⁷ Sur les multiples enjeux de la mort des souverains dans différents contextes, voir Staniz Perez, « Les rois meurent un jour » dans Id. *La mort des rois*, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2006, p. 37-100 ; Elisa Andretta, « Medici e pubblico al capezzale dei papi. Gian Francesco Marengo, Michele Mercati e la narrazione della morte del pontefice », dans B. Borello (éd.), *Pubblico e pubblici di Antico regime*, Pise, Pacini Editore, 2009, p. 73-100.

⁸ Les nouvelles circulent en particulier à travers un nombre important d'« oraisons », dont, comme l'a soulignée Sylvène Edouard, la prolifération répond à une double impulsion : « outre la volonté de Philippe III de communiquer massivement autour de cet événement majeur, il y eut aussi une stratégie éditoriale consistant à utiliser cette agonie édifiante et les oraisons pour faire vendre un *ars moriendi* », Ead. « 'Les nouvelles de la mort du Roy d'Espagne' : réception d'un discours exemplaire », Juliusz A. Chroscichi, Mark Hengerer et Gérard Sabatier (dir.), *Les Funérailles princières en Europe (XVI^e-XVIII^e siècle). 3. Le deuil, la mémoire, la politique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2015, p. 227-241.

⁹ Voir l'« Introduction » de Raphaële Andrault et Ariane Bayle au dossier.

¹⁰ Valencia, Pedro Patricio Mey, 1599 (une nouvelle édition « con muchas adiciones nueuas de otras virtudes y casos singulares de su vida » fut publiée à Madrid, par Luís Sanchez, en 1600).

¹¹ Cervera, *Testimonio*, f. §§ 5r-v. Le chapelain considère les médecins parmi ses informateurs les plus fiables et s'appuie souvent sur leur parole : « salva en todo la censura de los medicos a quien me remito », Ivi, p. 11.

¹² Cervera, *Testimonio*, f. §§ 1r.

¹³ Lyon, J. Pillehotte 1599 et Anvers, Officina Plantiniana 1599. Diego de Yepes, hiéronymite, fut prieur du Monastère de San Lorenzo de El Escorial entre 1591 et 1594, fut très proche de Teresa de Jesús dont en 1587 écrivit une biographie agiographique qui fit l'objet de plusieurs éditions. De sa description de la mort de Philippe II existe aussi plusieurs versions manuscrites, *Relación de algunas particularidades que pasaron en los beçinos dias de la enfermedad de q murio nro Catolico Rey Don Phelipe 2*, s. l., s. f. (Biblioteca Nacional de España, mss. 1504 y 10951); [varias cartas], s. l., s. f. ; et Archivo General de Simancas, leg. 292.3, fols. 19-20, 27-28 y 33).

hiéronymite José de Sigüenza qui, dans son histoire de la fondation de l'Escorial, introduit un long récit de l'événement, frappant par la richesse des détails physiologiques et médicaux¹⁴. Outre les religieux qui à différents titres avaient accompagné le roi, d'autres acteurs ayant assisté aux événements se font les porte-paroles de l'agonie de Philippe II. C'est par exemple le cas du valet de chambre flamand Jehan Lhermite¹⁵ qui consacre de nombreuses pages de son *Passetemps* à ces moments, ou encore d'un ambassadeur vénitien et d'un nonce apostolique qui, présents ou bien informés sur les événements, les relatent à leurs seigneurs¹⁶. Malheureusement, aucun des médecins ayant assisté aux événements n'a laissé une trace écrite de son expérience. En l'état actuel des recherches, le seul texte connu rédigé par un médecin est l'*Elogio a las esclarecidas virtudes de la C. R. M. del rey N. S. Don Felipe* du médecin de chambre Cristobal Pérez de Herrera, qui écrit cinq ans après les événements et n'ajoute aucun élément nouveau aux écrits précédents¹⁷.

À partir de l'analyse de ces différentes sources, je m'interrogerai dans un premier temps sur la place que la douleur occupe dans les récits des événements. La relation de Philippe II à la souffrance est une relation au long cours. Le roi et son entourage proche semblent s'accoutumer à cet état de souffrance jusqu'à en faire un trait distinctif de sa personnalité et de son statut. Néanmoins la virulence des tourments qui caractérisent les dernières semaines de son existence laisse tout le monde accablé. La description des souffrances du roi monopolise les récits et se charge d'enjeux politiques et religieux. Dans un deuxième temps, je chercherai à déconstruire les représentations édifiantes qui présentent un roi stoïque et pieux acceptant en bon martyr des peines qui lui seraient envoyées du ciel et je montrerai comment se définit autour de la douleur un espace de négociations entre Philippe II et ses médecins et chirurgiens. Une attention particulière sera donc accordée à la façon dont ces acteurs, directement impliqués dans la gestion d'une situation délicate, perçoivent et cherchent à faire face à la douleur du roi, tout en étant soumis aux pressions que leur impose la prise en charge de cet illustre patient de cet illustre patient.

La douleur et la fabrication d'un roi-saint

Philippe II souhaite terminer ses jours à l'Escorial. Le 30 juin, contre l'avis de son médecin personnel Luis Mercado, il prend la route du monastère avec son cortège, en faisant valoir l'argument « qu'il était convenable qu'on l'y emmenât de son vivant, puisqu'on devrait ensuite l'y emmener une fois mort »¹⁸. Le voyage, compliqué par son état de santé, est accompli le plus rapidement possible, le souverain ayant peur de mourir avant son arrivée dans ce lieu qui lui est

¹⁴ Sigüenza, *Historia*, p. 504-518.

¹⁵ Cet ouvrage rédigé en 1602 resta longtemps inédit. Jehan de Lhermite, *Le passetemps de Jehan Lhermite, depuis son voyage d'Espagne*, éd. Ch. Rulens, E. Ouverleaux et J. Petit, Anvers, J.E. Bischmann, 1890-1896, 2 vol, p. 112-147.

¹⁶ Plusieurs de ces écrits ont été publiés par Rafael Vargas-Hidalgo dans « Documentos inéditos sobre la muerte de Felipe II y la literatura fúnebre de los siglos XVI y XVII », *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 192. 3 (1995), p. 377-460

¹⁷ Valladolid, L. Sánchez, 1604, voir en particulier le chap. XV sur la fin du roi.

¹⁸ Relation anonyme publiée par Vargas Hidalgo, « Documentos inéditos », p. 408.

si cher¹⁹. Après une brève rémission, due à la joie de retrouver le monastère, son état se détériore rapidement. De plus en plus malade, le roi s'enferme dans sa chambre, un lieu qui occupe une position stratégique au sein du complexe monumental. Il donne d'un côté sur la chapelle où les corps des ancêtres de la dynastie ont été inhumés solennellement ; de l'autre sur des jardins réunissant des plantes provenant de différentes régions de son empire. Il permet donc au roi une double contemplation : celle du caractère éphémère du pouvoir terrestre, celle de la grandeur de la création divine incarnée dans le monde naturel. Mais entre le mois de juillet et le mois de septembre 1598, la chambre royale se transforme progressivement en un lieu de souffrance, jusqu'à devenir pour ainsi dire le tombeau d'un mort-vivant. Les hommes et les femmes qui se succèdent à son chevet pour différentes raisons sont frappés par la profonde souffrance physique de leur souverain. Certains se demandent comment un roi, habitué par son statut au confort, est en mesure de tolérer des douleurs que nul ne pourrait supporter²⁰. La souffrance de Philippe II mourant est publique et presque exhibée, comme en témoignent les différentes sources considérées. Ces documents permettent de tracer une liste des différentes affections du roi et des douloureux symptômes qu'elles lui infligent, de jour comme de nuit.

Cervera de la Torre fait de la douleur la pièce maîtresse du premier de trois discours qui composent son *Testimonio*, le « De la fortaleza de Su Magestad », qui s'ouvre par un chapitre intitulé « de la patience et grande souffrance de Sa Majesté » et continue avec une liste détaillée de ses maladies. Cette liste, compilée à l'aide des témoignages des médecins et de ceux qui ont assisté aux derniers jours du roi, lui semble fondamentale pour comprendre la nature exacte de ses souffrances :

Et pour bien considérer ce qu'il a enduré, il faudra d'abord voir ce qu'il a souffert, en se référant avec ponctualité et vérité aux qui l'attaquèrent, aidé par le rapport que m'ont fait les plus savants et sages médecins du monde, qui sont ceux de la Chambre de Sa Majesté, et par ce que ceux qui ont assisté à sa maladie déclarent sous serment, car, comme le dit Hippocrate, ceux qui ne sont pas médecins peuvent également raconter et écrire l'histoire des maladies, à partir de ce qu'ils ont entendu de ceux-là mêmes qui en ont souffert²¹.

Dans les pages suivantes, le Chapelain royal décrit dans les détails les souffrances qui dérivent de ces différentes affections.

¹⁹ « S'achemina vers illec à plus grande journée qu'il ne pouvoit souffrir à case de sa debilité, craignant que la maladie ne le surprint avant arriver au lieu où il avoit tant désiré finir ses jours », Yepes, *Discours*, 4. Lhermite décrit dans les détails le déroulement du voyage et les difficultés techniques que le douloureux état de santé du roi entraînait, Lhermite, *Passetemps*, p. 112-113.

²⁰ « [...] Considérant comment il estoit roy et prince souverain, nourry et eslevé en toute grandeur et delices, semble à l'opinion de tous qu'il ne devoit estre capable à les endurer », Lhermite, *Passetemps*, p. 121.

²¹ « Y pareo que se considere bien lo que padecio, sera necessario ver primero lo que sufrio, refiriendo con puntualidad y verdad de las enfermedades que a porfia le combattieron, ayudado para ello de la relacion que me han hecho los mas doctos y sabios medicos del mundo, que son los de la Camara de su Magestad, y de lo que los que asistian a su enfermedad declaran con juramento : que como dixo Hipocrates [marg. : Hippo. lib. de victus rations in morbis oculis], tambien los que non son Medicos, pueden dezir y escribir la historia de las dolencias, de lo que oyeron a los mismos que las padecian », Cervera, *Testimonio*, p. 7.

La « douleur » que provoque chez lui la goutte est « gravissime ²², celle générée par l'apostème « sans égal » ²³. Les plaies des pieds et des mains constituent un « tourment singulier » ²⁴, alors que la souffrance causée par la soif insupportable liée à l'hydropisie et aux fièvres est comparée à celle « de Tantale » ²⁵. Même les narines du roi sont endolories, à cause de l'odeur pestilentielle de ses propres excréments ²⁶. Cervera de la Torre relate que pour les médecins qui l'assistent, le cas de Philippe II semble même contredire un propos de Galien contre Archigènes ²⁷. Selon Galien, il n'était pas possible ou crédible qu'un corps humain « puisse éprouver des sentiments de maladie et de douleur dans toutes ses parties », alors que « sa Majesté en avait fait l'expérience dans son propre corps » ²⁸. Ici, l'intention des médecins ne semble pas être de contester Galien, mais plutôt de montrer que la situation du roi était au-delà de l'état de souffrance « normale » défini par Galien.

D'autres témoins reviennent sur ce point pour souligner que si son corps était « totalement saisy et accablé de tous les maux et miseres du monde », l'entendement était son seul « membre sain et net » ²⁹. Un état de conscience, donc, malgré les souffrances, qui pouvait garantir au roi l'accomplissement de tous les actes nécessaires à la préparation à la mort par son âme, en toute lucidité.

Dans tous les récits, de différentes manières, la capacité du roi à résister à la douleur se charge d'enjeux politiques et religieux. Dans son *Testimonio*, Cervera de la Torre associe cette résistance physique et morale à l'aptitude au gouvernement :

si au cours de sa vie il a montré la vertu de la force d'âme, dans ce que c'est que d'entreprendre des choses difficiles et ardues : dans le dernier tiers de celle-ci, il s'est montré plus fort que jamais, en souffrant des douleurs insupportables : grâce à quoi on a bien vu combien il était digne de régner, lui qui savait si bien souffrir ³⁰.

La façon dont le roi fait face aux douleurs dans la dernière phase de sa vie semble ici constituer une sorte de preuve a posteriori de sa capacité à régner. Pour les ambassadeurs vénitiens, cette attitude ne serait qu'une manifestation particulièrement extrême d'une attitude qui avait caractérisé toute sa vie politique ³¹.

²² Cervera, *Testimonio*, p. 11.

²³ Cervera, *Testimonio*, p. 13.

²⁴ Cervera, *Testimonio*, p. 12.

²⁵ Cervera, *Testimonio*, p. 16.

²⁶ Cervera, *Testimonio*, p. 21.

²⁷ Galien, *De locis affectis*, l. II, chap. 7.

²⁸ Cervera, *Testimonio*, p. 11. On retrouve cette idée dans un autre passage : « aunque Galeno disputando ontra Archigenes, niega ser posible o creyble, que un cuerpo humano puede experimentar afectos de enfermedad y dolor en todas sus partes : no se si seria atrevimiento dezir, que en todas, o casi todas, tuvo su Magestad grandes dolores (Ivi, p. 10).

²⁹ Lhermite, *Passetemps*, p. 116.

³⁰ « Si en el discurso de su vida mostro la virtud de fortaleza, en lo que es acometer cosas dificultosas y arduas : en el postrero tercio della, se manifesto mas fuerte que nunca, sufriendo insufribles dolores : en que se echo bien de ver quan digno era de reynar, quien tan bien supo padecer », Cervera, *Testimonio*, p. 6.

³¹ « Si antes era muy dificil leer en su semblante la impresion que le producian los acontecimientos, en adelante fué imposible hablar de su carácter e ideas », cités dans Rico Avello y Rico, *Las enfermedades*, p. 855.

Les douleurs du roi participent surtout à l'établissement du portrait d'un roi pieux, plus concentré sur le salut de son âme que sur la santé de son corps³², qui accepte son état à la fois comme un don et un châtement divin qui l'aiderait à expier ses péchés terrestres avant de rejoindre l'au-delà, selon un topos ancien revivifié dans la culture post-tridentine³³. Les rapprochements entre, d'une part, les souffrances endurées par les rois bibliques et les martyrs proto-chrétiens et, d'autre part, celles courageusement supportées par Philippe II constituent le fil rouge des gloses que Cervera de la Torre ajoute aux récits des témoins qu'il collecte. La comparaison avec Job est un élément récurrent dans les récits. Comme le souligne Lhermite :

sa souffrance fust telle, qu'à bon droict la pouvons comparer à celle du bon et saint homme Job, car tout le monde en demeura édifié, et après son trespas l'on ne prescha es eglises autre chose³⁴.

Ces comparaisons constantes insèrent le souverain espagnol dans une histoire sacrée et renvoient à une philosophie naturelle biblique qui se développe de façon importante dans l'Espagne des dernières deux décennies du XVI^e siècle³⁵.

Dans certains cas, c'est même la dimension surnaturelle de l'endurance du roi qui est avancée. Le confesseur Diego de Yepes insiste sur le fait que

la patience avec laquelle il supportoit ses douleurs, ne se peut expliquer, car ores qu'il y eut ja deux ans & demy qu'il ne se pouvoit tenir debout à cause des douleurs de la goutte qui journellement croissoit, sans que jamais en ce temps la fièvre luy manquast, & principalement depuis qu'on luy eut ouverte deux doigts d'une main de laquelle sortoit matiere toute une annee, & depuis l'arteuil du pied droict, & le tout tant plein de sentiment qu'on ne le pouvoit toucher de linceuls sans grande douleur, iongt [joint] que l'un de ses genoux se vint à enfler, de sorte qu'il fut contraint le faire ouvrir avec tres grandes douleurs & peines indicibles, et ayant esté couché cinquante trois jours sur le dos sans se pouvoir tourner d'une part ny d'autre, coulans toutes ses playes, sans qu'en tout ce temps on peust une seule fois refaire son lict³⁶.

³² Sylvène Edouard souligne comme l'un des buts des récits édifiants de la dernière maladie de Philippe II était de « montrer 'la reverence qu'il eut & se doit avoir aux Sacremens' », en polémique avec le monde protestant, Edouard, « Les nouvelles », p. 229.

³³ Bernard Hours, « La bonne mort des rois », dans G. Sabatier et B. Saule (éd.), *Le roi est mort. Louis XIV - 1715*, Versailles, Tallandier, 2015, p. 32-41 ; S. Edouard, « Les nouvelles », p. 227-230. Sur le rapport entre santé, perception du corps et modèle post-tridentin, voir Elisa Andretta, « Le régime de santé des papes au XVI^e siècle » dans C. Lanoë, M. da Vinha, B. Laurieux (éd.), *Culture de cour, cultures du corps XIV^e-XVIII^e siècle*, Paris, PUPS, 2011, p. 69-84.

³⁴ Lhermite, *Passetemps*, p. 115.

³⁵ Le médecin personnel de Philippe II Francisco Valles et le bibliothécaire de l'Escorial Benito Arias Montano sont parmi les auteurs qui contribuent le plus au développement de ce domaine d'étude qui croise de différentes manières étude de la nature et exégèse biblique. Voir María Portuondo, *The Spanish disquiet. The biblical natural philosophy of Benito Arias Montano*, Chicago, The Chicago University Press, 2019. Le *De sacra philosophia* (Turin, héritiers N. Bevilacqua, 1587) de Francisco Valles est cité par Cervera de la Torre pour son commentaire de l'épisode biblique du traitement de l'apostème du roi Ézéchias avec un emplâtre de figue. Sur ce traité, voir Jetze Touber, « Physical Sources of Biblical History », *Histoire, médecine et santé*, 11 | 2017, p. 35-54, qui fait aussi référence à ce passage, et Concetta Pennuto, « Francisco Valles' De Sacra Philosophia: a Medical Reading of the Bible », dans *Lay Readings of the Bible in Early Modern Europe*. Leiden, Brill, 2019.

³⁶ Yepes, *Discours*, p. 12-13.

Dans le *Testimonio* de Cervera de la Torre, la parole des médecins présents est mobilisée pour montrer le caractère hors norme aussi bien de l'état douloureux du roi que de sa capacité d'y faire face :

Le docteur Juan Gomez de Sanabria, médecin de la Chambre de Sa Majesté, et avec lui presque tous les témoins [...] disent qu'ils sont certains que sa mort, et le discours qu'il a tenu pendant toute la durée de sa maladie, en s'y préparant [à la mort], est une des choses les plus rares et les plus exemplaires qui aient jamais été vues ou entendues dire³⁷.

Ces représentations des souffrances de Philippe II, auxquelles les témoignages des médecins semblent conférer une certaine objectivité, répondent à un but politique précis : fabriquer un roi-saint pour l'Espagne³⁸.

La douleur comme terrain de négociations

Entre les lignes des récits qui visent à construire ce portrait édifiant du roi, nous pouvons saisir les fragments d'un autre type de rapport à la douleur. Ces fragments peuvent être recomposés à l'aide d'autres documents, tels que les relations des ambassadeurs, qui poursuivent des buts politiques et religieux en partie différents. Lors de cette illustre et longue agonie, les souffrances ne furent pas seulement considérées comme une fatalité ou un don de Dieu que le roi subissait et supportait grâce à la force d'une foi sans faille. Les médecins ne furent pas seulement des témoins passifs et admiratifs du stoïcisme de leur souverain-patient. D'une part, à certaines occasions, le roi montre que sa capacité de résistance a des limites et que celles-ci ne devaient pas être franchies par les interventions médicales et les pratiques de soin. Sa douleur constitue plutôt un espace de négociations avec ses soignants³⁹. D'autre part, les médecins royaux eux-mêmes, dans les limites de leurs possibilités et des contraintes thérapeutiques (certaines interventions douloureuses étant considérées comme inévitables) cherchent à soulager la douleur de leur seigneur.

Un long épisode qui marque le dernier été de Philippe II éclaire particulièrement bien la complexité du rapport à la douleur qui se construit au chevet du souverain. Il s'agit de la période qui s'ouvre avec l'apparition d'un apostème sur la partie postérieure de la jambe droite du roi, entre le genou et la partie inférieure de la cuisse droite (le 22 juillet 1598), et se clôt avec l'intervention chirurgicale destinée à le soigner (le 6 août). Les sources convergent : c'est le moment le plus dramatique de toute la longue maladie du roi, du début de la fin, « un Adieu à la vie présente »⁴⁰. C'est aussi le moment où l'incertitude sur le protocole médical à suivre et les pressions que subissent les médecins et chirurgiens deviennent particulièrement importantes.

³⁷ « El doctor Juan Gomez de Sanabria, Medico de Camara de su Magestad y con el casi todos los testigos [...] dizen que tienen por cierto, que su muerte, y el discurso que tuvo en toda la enfermedad aparejandose para ella fue una de las cosas raras y exemplares que se han visto ni oydo dezir », Cervera de la Torre, *Testimonio*, p. 9.

³⁸ Hours, « La bonne mort des rois ».

³⁹ Sur la négociation dans la relation thérapeutique d'ancien-régime, voir en particulier Marilyn Nicoud, « Les savoirs diététiques, entre contraintes médicales et plaisirs aristocratiques », dans *Les savoirs à la cour, Micrologus*, 16 (2008), p. 233-255 et Ead. *Le prince et les médecins. Pensée et pratiques médicales à Milan (1402-1476)*, Rome, École française de Rome, 2014, p. 298-306.

⁴⁰ Yepes, *Discours*, p. 7

Le renflement de l'apostème augmente de façon inexorable, mais étant donné les conditions générales, les médecins attendent plusieurs jours avant d'intervenir par voie chirurgicale. Dans un premier temps, ils privilégient des remèdes externes, mais cette thérapie se révèle inefficace. Non seulement le renflement continue à augmenter et à « mûrir » progressivement, mais il suscite chez le patient de « très mauvaises douleurs⁴¹. Tous les témoins reviennent sur cette souffrance qui précède l'intervention et augmente heure après heure. Selon Lhermite, cet « accident plus que mortel » apparu au 7^e jour de la maladie suscite une « immense douleur et peine [...] , car fault considérer que [...] la douleur seroit insouffrable »⁴². Les médecins de la Chambre royale restent confus et partagés sur l'arbitrage qu'il convient de faire entre deux risques : d'un côté, le risque suscité par le renflement même de l'apostème ; d'un autre côté, le risque que l'on fait courir au roi si on le perce. Ils cherchent à repousser au maximum une intervention délicate dont l'issue pourrait être catastrophique, tant pour la vie du malade que pour leur réputation⁴³.

Selon une pratique courante à l'époque, en particulier chez les médecins de cour⁴⁴, ils se consultent entre eux, mais ils demandent aussi un avis extérieur, celui d'un médecin de Tolède résidant à Madrid, que nous n'avons pas pu identifier⁴⁵. Après une longue réflexion et sur les conseils de cet éminent collègue, les médecins du roi optent pour un choix interventionniste. Plusieurs facteurs orientent cette décision difficile : une aggravation soudaine de l'état général du roi, la crainte que la croissance de l'abcès ne porte atteinte à la vie du malade. Mais « la très grande douleur » que le roi devait ressentir joue également un rôle majeur. Ce point est bien présent dans le récit du moine Sigüenza⁴⁶, mais aussi dans celui du nonce apostolique qui, en reprenant probablement les mots des médecins, en vient à fournir une explication physiologique des causes de ces atroces souffrances :

Les médecins se sont retenus autant qu'ils ont pu pour ne pas en venir à l'incision de l'apostème, qui est survenue à S.M. derrière le genou, mais enfin à cause de l'inquiétude et de la grande douleur que cela lui causait avec des accès continuels de fièvre majeure et intermittente, étant donné que la partie était innervée et qu'on ne pouvait ni détourner ni résoudre la matière produite et comme ils avaient cessé de purger les ouvertures des mains, et des pieds, ils ont considéré comme un moindre mal de l'ouvrir⁴⁷.

⁴¹ Cervera de la Torre, *Testimonio*, p. 24.

⁴² Lhermite, p. 117.

⁴³ « Vinole juntamente una hinchazon sobre la rudilla yzquierda à la parte de dentro la qual ha dado mucho cuydado a los medicos por ser en parte peligrosa y hazerse postema en ella, durandole todavia la calentura y crecimientos, hanse resuelto en abrirela », *Dispaccio per la Santa Sede*, Vargas Hidalgo, « Documentos inéditos », p. 418.

⁴⁴ Marilyn Nicoud, « Expérience de la maladie et échange épistolaire : les derniers moments de Bianca Maria Visconti (mai-octobre 1468) », *MEFRM*, 112. 1 (2000), p. 411-458.

⁴⁵ « Sus doctores, confusos, ordenaron de embiar á llamar a Olias, un médico toledano, que estava en Madrid », « Carta enviada por Felipe III al Archiduque Alberto el Piadoso », dans Vargas Hidalgo, « Documentos inéditos », p. 409.

⁴⁶ « [...] siendo preciso abrirla con hierro, temiendo quedarse muerto con el tormento », Sigüenza, *Historia*, vol. II, l. 3, p. 507.

⁴⁷ « Li medici han trattenuto quanto hanno potuto per non venir al taglio dell'apostema, che a S.M. è venuta dietro il ginocchio, ma finalmente per la inquietudine et dolore grande che le causava con l'accissioni continue di febre maggiore et minore, essendo parte nervusa, et non potendosi ne divertire ne risolvere la materia concorsa, et havendo cessato di purgare le aperture delle mani, et piedi, hanno tenuto per men male di aprirla », Vargas Hidalgo, « Documentos inéditos », p. 418 (*Dispaccio per la Santa Sede*).

L'opération a finalement lieu. Pour la réaliser, les médecins de cour font appel à un chirurgien qui ne faisait pas partie de la Chambre royale, un choix peut-être dû à la volonté de déléguer à l'extérieur du corps médical royal cette intervention périlleuse à tous points de vue. Le choix tombe sur Juan de Vergara, chirurgien poète qui était une personnalité bien connue à la cour depuis plusieurs années. Tout au long de sa vie, Vergara avait entretenu d'étroites relations avec d'importants médecins de cour, tels que Francisco Diaz et Francisco Valles et avec le moine-bibliothécaire de l'Escorial Jerónimo Sigüenza. En outre, il avait occupé la prestigieuse fonction de chirurgien des armées⁴⁸. On peut se demander si cette expérience du terrain de guerre, et, donc d'une certaine habitude de la gestion des situations d'urgence, a aussi joué un rôle dans la décision de faire appel à ce chirurgien.

L'intervention est préparée avec beaucoup de soin, sur le plan médical comme sur le plan dévotionnel. Philippe II se confesse et reçoit la communion, selon une pratique courante quand on s'apprête à pratiquer une intervention susceptible de mettre en péril la vie du patient. Mais, chose sans doute moins fréquente, le même traitement est réservé au chirurgien, comme si l'âme de la personne qui s'apprêtait à prendre entre ses mains la vie du souverain nécessitait elle aussi d'être purifiée⁴⁹.

Un intense sentiment dévotionnel semble aussi avoir caractérisé le moment même de l'opération, un moment qui reste public même si certaines personnes présentes préfèrent s'écarter un peu de la scène du drame, comme ce fut le cas de Lhermite, présent mais « point si hardy et inhumain qu'oculairement je peus veoir un tel spectacle mesmement en la personne de celluy que tant aymois »⁵⁰. Pendant que les acteurs sanitaires, et Juan de Vergara en particulier, agissent sur le corps dolent du roi, le confesseur royal, le père Diego de Yepes, lit un passage de la passion selon saint Matthieu⁵¹. La plupart des sources insistent sur l'importante spiritualité du moment, tout comme sur la capacité stoïque du roi à faire face aux tourments provoqués par l'intervention. Mais un certain nombre de témoins mettent aussi l'accent sur l'habileté du chirurgien. Sigüenza, par exemple, souligne que l'ouverture fut réalisée par Vergara « avec autant de subtilité et aussi peu de sentiments que possible »⁵². Le chirurgien recourt donc à toute son habileté et à tout son sang-froid pour faire souffrir le moins possible son roi et patient.

Les tourments de Philippe II ne s'arrêtent pas avec cette très pénible opération. Dans les jours qui suivent, la douleur devient un terrain de négociations entre le roi et ses médecins.

Le récit de Jean de Lhermite est particulièrement éclairant à cet égard :

Et encores que par ceste ouverture, après que la matiere en enstoit sortie en grandissime quantité, la fiebvre s'affloçoit un petit, ne cessarent depuis luy redoubler les douleurs, toutes les fois qu'il la fallut curer, car pour y appeler la matiere qui descendoit de loing et l'exprimer, y fallut

⁴⁸ Sur cette figure de chirurgien et poète, voir Emilio Maganto Pavón, *Cirugía y poesía o la vida del licenciado Juan de Vergara (1545-1620)*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá. Servicio de Publicaciones, 2012.

⁴⁹ Vargas Hidalgo, « Documentos inéditos », p. 418 (compte-rendu du nonce apostolique du 08-08-1598).

⁵⁰ Lhermite, *Passetemps*, p. 117.

⁵¹ « Au temps que la jambe luy fut ouverte, qui fut comme un Adieu à la vie présente, jour de la transfiguration, il me commanda que je fusse derriere sa couche, & qu'à haute voix je luy leusse la Passion selon S. Mathieu, m'arrestant en l'Oraison du jardin de Genthsemani sur les paroles : *Pater non mea voluntas sed tua fiat*. Je ne pense point qu'en ceste entrefaict il y eut autre voix que la susdicte. Et achevé que ils eurent de le penser, il me commanda de rendre actions de graces à Dieu : ce qu'ayant fait, tous les Gentils hommes, Medecins & Chirurgiens, se mettans à genoux repondirent : *Amen* », Yepes, 7.

⁵² Sigüenza, *Historia*, vol. II, l. 3, p. 506.

user de grandissime force, qui luy causoient des terribles douleurs, et telles que les mesmes medecins et chyrurgiens en demeuroient espantéz. Consideréz avec quelle patience il devoit souffrir tout cecy. Et furent si tres excessives et insupportables toutes ces douleurs, qu'un jour entr'autres estant besoing pour la cure de cest'aposteme luy haulser la jambe, pour tant mieux en expurger la matiere, commençoit à patir un tel martire, qu'il dict à haulte voix qu'en nulle façon du monde il le peult endurer, à quoy lui replicans les medecins que toutes fois il convenoit de le faire ainsi, dict derechef, qu'à la bonn'heure, mais avec protestation d'en demeurer mort entre leurs mains, et cecy vous diz-je (dict-il) affin qu'en soyéz advertyz, avec quoy firent cesser la cure pour icelle fois⁵³.

Le rapport qui se dessinent sous la plume de Lhermite entre les soignants et le souverain-patient est extrêmement intéressant. Médecins et chirurgiens sont émus par les souffrances que les soins postopératoires causent au roi. Cette empathie semble être aussi confirmée par le témoignage de l'un des médecins, Garcia de Oñate, recueilli par Cervera :

pour extraire de là la matière, qui, le matin et l'après-midi, faisait deux bols entiers, comme l'atteste le docteur Garcia de Oñate, son médecin de chambre, il fallait que le chirurgien seringue et presse la matière de très loin : et il dit que dans tout cela il souffrait de terribles douleurs⁵⁴.

En même temps, les médecins et les chirurgiens considèrent que la douleur infligée est inévitable et qu'il faut continuer à pratiquer les soins indispensables. Mais le roi est loin de subir de manière passive la situation. Lors d'une énième extraction de « matière », il trouve la douleur insupportable et il s'en plaint ouvertement à ses médecins en mettant à mal une fois de plus sa proverbiale attitude stoïque.

C'est à ce moment qu'un bras de fer commence. Les médecins insistent sur la nécessité des soins. Cette attitude ferme des soignants, nous la retrouverons aussi quelques jours plus tard, au moment où, à cause de son « hydropisie », des fièvres constantes et d'une dysenterie sévère, le roi est complètement déshydraté. Sa sensation de soif est décrite par les sources comme une véritable souffrance corporelle. En suivant un traitement qui peut surprendre aujourd'hui, mais qui à l'époque était couramment suivi dans ce genre de situation, les médecins lui interdisent strictement toute forme d'absorption liquide et ils ne cèdent pas aux requêtes désespérées du roi. Le roi désormais épuisé et agonisant se soumet à leur volonté⁵⁵.

Mais cette soumission royale, qui marqua les tout derniers moments de sa vie, nous ne la retrouvons pas lors des soins postopératoires de l'apostème. Philippe II est loin de se soumettre aux médecins avec la même déférence. Au contraire, il les menace presque, tout en évoquant une perspective tragique et dangereuse : la mort de leur souverain entre leurs mains et, de plus, au milieu d'atroces souffrances⁵⁶. Face à cette perspective, les médecins n'eurent d'autre choix

⁵³ « para sacar della las materias, que en mañana y tarde eran dos escudillas enteras, segun testifica el Doctor Garcia de Oñate su Medico de Camara, era necessario que el cirujano xeringasse y exprimiese la materia de muy lexos : y dize que en todo esto padecia terribles dolores », Lhermite, *Passetemps*, I, II, p. 118.

⁵⁴ Cervera de la Torre, *Testimonio*, p. 26.

⁵⁵ Cervera de la Torre, *Testimonio*, p. 25-26.

⁵⁶ On retrouve à quelques variantes près la même description de ce bras de fer dans Cervera de la Torre, qui sur ce point recueillit le témoignage du médecin Garcia de Oñate : « Estando muy al cabo, testifica que fue necesario curandole levantarle la pierna en alto, para dar lugar a la materia que salia por la corva, lo qual se hazia con tanto trabajo y dolor de su Magestad, que una vez para curarle y limpiarle assi desto, como de otras encessidades naturales, lo començò a sentir tanto, que dixo, que no lo podia sufrir. Y replicandole los Medicos que era muy

que celui de s'arrêter. L'interruption fut toutefois de courte durée. Selon les médecins, le douloureux traitement visant à vider progressivement l'apostème était une impérieuse nécessité à laquelle le patient devait se soumettre. De son côté, Philippe II accepte la reprise des soins, mais pas de manière totalement passive.

Selon Lhermite, le roi

pour donner à entendre combien ceste cure luy fust penible, commandit le plus souvent à ses chyrurgiens, pendant qu'ilz le curoient qu'ilz s'arrestassent un peu, et des autres fois qu'ilz s'adoulcissent un petit la main, qui tout selon la grande souffrance qu'il professoist en toutes ses autres paines et douleurs, estoit un signe tres evident de l'insupportable tourment qu'en cecy il enduroit⁵⁷.

On trouve donc ici une tentative de la part du souverain de ménager sa propre douleur en dirigeant les gestes des médecins – en particulier en les conduisant à en moduler l'intensité. Cette requête fut très probablement suivie par ses soignants qui, à d'autres moments aussi, se montrent sensibles à ses souffrances et aménagent en conséquence les actions à mener. Les tentatives de soulager le roi amènent les médecins et les assistants de chambre à accomplir d'autres choix difficiles.

Ce fut le cas de la décision de ne plus procéder à certaines pratiques d'hygiène. À cause des plaies qui s'étaient ouvertes à différents endroits de son corps, tout mouvement et en particulier celui nécessaire au changement de la literie provoquait des douleurs insupportables. Au fil des jours cette opération devenait de plus en plus compliquée⁵⁸. Quelques jours après la fameuse opération, les médecins décident de ne plus le bouger, et donc de ne plus le nettoyer, afin d'éviter de le faire souffrir :

se tenoit tout cedict temps couché sur son dos, sans s'en pouvoir bouger d'un costé ni d'autre, et que pis est, estoit contraint de s'y pourveoir de ses necessités, qui sans nulle doubtte luy seroit un des plus grands tourmens du monde, veu que de soy mesme il estoit le plus net, poly et curieux que jamais la terre n'a porté⁵⁹.

D'autres témoignages montrent que les médecins prirent cette décision tout en étant conscients du sentiment de mortification qu'un tel état d'homme « enterré vivant » dans une « cale puante »⁶⁰ pouvait générer chez un individu qui était un maniaque de la propreté. En particulier, selon Cervera, Andrés Zamudio de Alfaro, qui depuis plusieurs années étaient à ses côtés et le connaissait intimement, savait que « tout cela était un grand tourment, car il était l'homme le plus propre et le plus soigné qui soit et que « dans sa chambre, n'acceptait ni marque sur le mur,

necesario, y no se podia escusar, les replico diciendo: Pues protesto que morire en el tormento: y digolo, porque se entienda: y luego cesso la cura por aquella vez », Cervera de la Torre, p. 26.

⁵⁷ Lhermite, *Passetemps*, p. 1ru18.

⁵⁸ « Estava de manera que quando le avian de rodear, era con dos tovajas por debaxo del cuerpo, levantandole quatro hombre en alto, y otros dos le yqualavan la ropa », Carta enviada por Felipe III al Archiduque Alberto el Piadoso, Vargas Hidalgo, « Documentos inéditos »p. 409.

⁵⁹ Lhermite, *Passetemps*, p. 116.

⁶⁰ Sigüenza, *Historia*, vol. II, l. 3, p. 508

ni tache sur le sol »⁶¹. Dans ce choix extrêmement compliqué, la souffrance morale semble donc être considérée par les médecins comme plus tolérable que la douleur physique.

Dans la chambre de Philippe II mourant, la place de la douleur ressentie par le roi est multiforme. Les atroces tourments qu'il éprouve dans chaque partie de son corps choquent les nombreuses personnes réunies à son chevet. Au fil des pages des nombreux récits abordent les dernières semaines du roi, ces souffrances assument un rôle fondamental dans la construction du portrait édifiant qui vise à tracer un *ars moriendi* exemplaire et irréprochable sur le plan dévotionnel et à fabriquer un roi-saint pour une monarchie qui n'avait pas encore son Saint-Louis.

Les médecins qui ont en charge la santé compromise du souverain partagent avec les autres catégories d'acteurs qui fréquentent sa chambre un sentiment de compassion pour les douleurs royales. À travers leur témoignage ils participent à la construction de la machine dévotionnelle. Cependant, pour ces soignants qui se trouvent devoir gérer en première personne une situation sanitaire extrêmement délicate et dont les implications politiques s'étendraient bien au-delà des royaumes espagnols, les souffrances royales prennent aussi d'autres significations. La douleur de leur illustre patient constitue un objet difficile à manier qui suscite empathie, mais qu'ils peuvent aussi être amenés à provoquer en raison de contraintes thérapeutiques spécifiques. Elle devient aussi un lieu d'interactions parfois difficiles avec le patient royal, un espace où chaque décision doit être pesée et négociée. Ainsi, une chose est sûre : pour les médecins et les chirurgiens qui entourent le roi, les souffrances de ce dernier ne sont jamais acceptées a priori et de manière passive. Si, à plusieurs reprises, ces acteurs sanitaires n'hésitent pas à pratiquer des interventions douloureuses quand l'état du patient le requiert, combattre sa douleur ou tenter du moins de la soulager constitue un aspect fondamental de leur fonction à son chevet.

La prise en compte de la douleur par les soignants qui sont réunis autour de Philippe II mourant est d'ailleurs conforme à une attitude que l'on retrouve clairement explicitée chez Francisco Valles, médecin personnel du roi entre 1572 et 1592, vénéré par ce dernier pour sa capacité de traiter sa goutte⁶². On le voit dans le *De sacra philosophia*, où il cherche à expliquer certains épisodes bibliques à la lumière de ses connaissances dans le domaine de la médecine et de la philosophie naturelle. Dans son commentaire du chapitre 38 de l'*Ecclésiaste*, il entend démontrer l'utilité de la médecine pour les hommes en donnant un rôle crucial à l'aptitude du médecin à prendre en charge la douleur :

En soignant, il atténuera la douleur, et par les onguents, il créera de baumes doux. Car ces deux choses visent à une meilleure tolérance de la maladie et à une certaine récupération des facultés, de sorte, on le comprend, que la douleur est soulagée par les onguents anodins et le plaisir est procuré par les baumes doux⁶³.

⁶¹ Cervera de la Torre, *Testimonio*, p. 22-23.

⁶² Sur ce médecin, voir José María López Piñero et Francisco Calero, *Las Controversias (1556) de Francisco Valles y la medicina renacentista*, Madrid, CSIC, 1988, en particulier p. 3-67.

⁶³ « Curans mitigabit dolorem, & unguentarius faciet pigmenta suavitatis. Nam haec duo pertinent ad meliorem tolerantiam morbi, & quandam facultatis refectionem, ut scilicet per anodinas unctiones dolor mitescat, & per suavia pigmenta voluptas concilietur », Francisco Valles, *De sacra philosophia*, Turin, 1587, p. 571.